

NOTE XIII.

TEXAS.

Néréide, en mer, 16 mai 1839.

Je m'empresse de mettre en ordre les notes que j'ai recueillies pendant notre courte visite au Texas.

J'ai fait ce que j'ai pu pour m'instruire sur ce pays ; j'ai questionné ceux que j'ai connus ; j'ai lu quelques écrits publiés aux Etats-Unis, et peu connus ; j'ai déchiffré les nombreux journaux où se débattent avec ardeur les intérêts de la nouvelle république ; j'ai regardé de mon mieux ce que j'ai pu voir par moi-même.

Ce ne sont, il est vrai, que des données bien imparfaites et il ne peut en résulter qu'une esquisse. Mais le Texas est un pays si digne de fixer l'attention ; tout y est si nouveau ; tout ce qui s'y rapporte est si profondément ignoré, que les plus simples documents, quelque incomplets qu'ils soient, offrent de l'intérêt et doivent être recueillis.

Je dirai quelques mots seulement des circonstances du voyage pendant lequel j'ai réuni les notes qui suivent¹.

Partis le 28 avril de la Vera-Cruz, c'est le 2 mai, dans la matinée, que nous avons atterri sur les côtes du Texas. Nous avons fait route pour aborder à Galveston, qui est le port principal de cette nouvelle

¹ L'auteur avait donné ici quelques détails sur la course qu'il a faite dans l'intérieur du Texas ; mais il a pensé devoir remplacer, dans la publication, ces détails, pleins d'intérêt pour lui, fastidieux pour d'autres, par un exposé de faits très-sommaire. Il a renvoyé le reste aux souvenirs intimes.

république ; mais l'inexactitude des cartes du golfe du Mexique, construites au dépôt de notre marine sur les données des navigateurs espagnols, est telle, que l'erreur sur la position de Galveston est de près d'un degré et demi en longitude.

Nous nous trouvâmes donc en quelque sorte égarés sur une côte entièrement inconnue. Ce fut le second jour de notre atterrissage seulement que le *Phaéton*, envoyé à la découverte, nous amena un pilote texien. Nous sûmes alors que nous nous trouvions à vingt lieues marines dans l'ouest de Galveston et à peu de distance d'une rivière, le Brazos, non indiquée sur nos cartes.

Le lendemain soir, après avoir lutté vint-quatre heures contre les vents et les courants qui portaient avec force dans l'ouest, la *Néréide* put mouiller devant l'embouchure du Brazos et près de la petite ville de Velasco, qui y est construite.

Dès le même soir, l'amiral descendit à terre. Les facilités qui lui furent offertes pour se rendre à Houston, capitale de la république, le décidèrent à entreprendre ce voyage. Houston est à trente lieues de Velasco, dans l'intérieur du pays.

La *Néréide*, le brig le *Cuirassier* qui l'avait accompagnée, ainsi que le navire à vapeur le *Phaéton*, reçurent l'ordre de continuer leur route vers Galveston, où l'amiral se proposait de les aller rejoindre par terre.

Le 5 au matin, l'amiral, accompagné du commandant du génie Chautchart, et de l'auteur des présentes notes, se mit en route pour Houston. Le général Green, qui venait d'exercer envers nous une bienveillante hospitalité, nous accompagna jusqu'à Wharton, à quatre lieues de Velasco ; c'est de là que nous prîmes notre point de départ.

L'accueil qui nous fut fait à *Eagle-Island* (c'est le nom de l'habitation de la famille Warthon) ne fut ni moins empressé, ni moins bienveillant que celui du général Green, et quand, après une journée passée dans cette aimable famille, nous dûmes reprendre notre route, ce ne fut pas sans peine que nous fîmes nos adieux à nos hôtes.

Le général, obligé de retourner à Velasco, nous quitta le 6 au matin, en nous laissant sous la conduite du capitaine Clendenning, de l'armée texienne. Le colonel Groce, frère de mistress Wharton, eut la

bonté de nous prêter sa calèche et ses chevaux pour nous conduire à Houston. Nous fîmes dans cette journée quinzélieues environ, par une route à peine frayée, et qui traverse les bois vierges et les grasses prairies dont tout le pays plat du Texas est couvert. Le soir, nous nous arrêtâmes dans un défrichement qui porte le nom de *New Bowling-green*. Le propriétaire de ce défrichement, M. Bingham, venu dès les premiers temps dans le pays, a acheté à bas prix des terrains considérables et se trouve aujourd'hui à la tête d'une grande fortune. Les mœurs de sa famille n'en sont pas restées moins simples. A *New Bowling-green*, on exerce l'hospitalité; mais cette hospitalité, offerte aux amis, est vendue aux voyageurs indifférents. La maîtresse de la maison, quoique riche propriétaire, n'est donc qu'une maîtresse d'auberge, d'une espèce toute particulière. Elle en remplit, avec soin et vigilance, tous les devoirs, et la belle miss Bingham, qui, dans vingt ans, sera peut-être riche à millions, ne dédaigne pas de se mêler à ses travaux.

Le 8 au soir, nous étions rendus à Houston. Le président Lamar était allé à Galveston, au-devant de l'amiral qu'il supposait devoir débarquer sur ce point. Il ne revint que le lendemain. Après avoir passé quatre jours à Houston, y avoir vu tout ce qui mérite d'être vu et y avoir reçu de tous les habitants l'accueil le plus cordial¹, l'amiral donna le signal du départ. Nous descendîmes jusqu'à Galveston, où nous devions retrouver la division navale. Un bateau à vapeur nous y conduisit par le *Buffalo bayou*, rivière profonde, étroite et sans courant, qui va rejoindre la baie de Galveston. La journée passée à Galveston fut une journée de fêtes.

Le 14 au matin, il fallut quitter définitivement le Texas et nos nouveaux amis. Le *Zavala*, navire à vapeur appartenant au gouvernement, fut mis à la disposition de l'amiral pour le conduire près de la frégate, mouillée à six milles au large. Plusieurs personnes nous avaient accom-

¹ Je dois ici adresser, mes remerciements personnels à l'excellent docteur Ashbel Smith, ex-chirurgien en chef de l'armée texienne, qui a bien voulu, pendant tout le temps de notre séjour tant à *Houston* qu'à *Galveston*, me guider dans mes recherches, et a exercé envers moi la plus bienveillante hospitalité. Sa parfaite connaissance de la langue française, son instruction variée, sa grande obligeance ont donné à ses services un prix inestimable.

pagnés depuis Houston, les principaux habitants de Galveston et bon nombre de belles dames s'embarquèrent aussi sur le *Zavala*.

Une journée magnifique favorisait cette promenade. A deux heures, le *Zavala* mouillait près de la *Néréide* et tous les canots de notre petite division étaient en mouvement pour conduire ces visiteurs à bord de la frégate française, qu'ils étaient impatients de connaître. Une collation fut improvisée chez l'amiral pour cette population de près de 200 personnes, qui y firent honneur. Après deux heures de promenade à bord, de causeries, d'admiration, de compliments, de danse et autres amusements ordinaires en pareille circonstance, on se quitta.

Le *Zavala* resta, cependant, près de nous, pour nous voir appareiller et ne s'éloigna qu'après que la division eût mis à la voile. Alors le *Zavala* passa deux fois à poupe de la frégate, nous saluant de *houras*, et les femmes agitant leurs mouchoirs en signe d'adieu; nous étions tous transportés d'enthousiasme.

Ainsi se passèrent les douze journées de notre voyage au Texas.

Le but de l'amiral, en faisant cette visite au Texas, a été, à ce qu'il semble, de s'assurer par lui-même de l'état de ce pays, de voir s'il est avantageux et possible d'y ouvrir des relations commerciales et si l'indépendance du pays et son organisation sont assez assurées désormais pour que la France puisse, sans inconvénient, reconnaître la république du Texas comme une puissance de fait.

On dit d'ailleurs que le Texas a fait des offres qui rendraient plus facile l'action de la France sur le Mexique, en cas de besoin. Si, un jour à venir, elle avait à demander à la race hispano-mexicaine raison de quelques nouveaux griefs, il serait en effet plus commode et plus avantageux pour elle de prendre à sa solde des troupes auxiliaires qui se trouvent aux portes du Mexique, que d'avoir à transporter, à grands frais, des soldats à 2,000 lieues de distance.

Quoiqu'il en soit de ce dernier point, il est probable que, quant au premier, l'amiral est parti du Texas, convaincu des avantages qu'il y aurait pour la France à reconnaître la république texienne et à ouvrir des relations commerciales avec elle.

Quelles que soient les menaces du Mexique, elles sont à peu près impuissantes aujourd'hui contre les Texiens. Les Mexicains pourront

bien inquiéter la nouvelle république, causer des déprédations sur les frontières; mais ils n'en compromettront jamais l'existence. Chaque jour ils doivent perdre davantage cet espoir si, depuis la journée de San-Jacinto, ils ont pu le conserver encore; car, chaque jour, la population de race anglo-saxonne augmente dans le Texas et s'y implante plus profondément; cette population entreprenante, laborieuse et morale, établie sur un sol vierge et riche, est d'une espèce si supérieure, que, malgré la disproportion numérique actuelle, l'avantage est déjà du côté des Texiens.

Le gouvernement du Texas témoigne un grand désir d'être reconnu par la France. L'appui d'une puissance d'un tel ordre assurerait le succès de la cause texienne, cause si favorisée déjà par le blocus du Mexique et par la guerre qui l'a suivi. Les Texiens se montrent très-reconnaissants, envers la France, de cette guerre qui a été si favorable à leurs intérêts, quoique non entreprise à leur intention. Si l'on savait profiter habilement de ces dispositions, il ne me paraît pas douteux que nous pourrions ouvrir avec ce pays, qui ne tardera pas à être productif et consommateur, des relations commerciales très-avantageuses.

Sans entrer plus avant dans les diverses questions qui doivent se rattacher à l'existence de la nouvelle république, et qu'il faut une plus complète connaissance du pays pour étudier, je passe aux notes que j'ai recueillies, et dont quelques-unes pourront aider à éclairer l'opinion sur le Texas.

NOTICE HISTORIQUE.

Je retracerai seulement par quelques mots l'histoire de l'établissement de la race anglo-saxonne dans le Texas.

Le Texas, visité pour la première fois par un Français, au commencement du 17^e siècle¹, resta bien longtemps encore sauvage et inhabité. Les Espagnols s'en emparèrent nominalement et le joignirent à

¹ Lassalle découvrit la baie de San Bernardo ou celle de Galveston. Les rela-

la vice-royauté du Mexique. En 1692, ils fondèrent un établissement à Bexar, sur la rivière San-Antonio; en 1716, ils vinrent jusqu'au golfe del Espiritu Santo, où ils placèrent une autre colonie nommée la Bahía; enfin, en 1732, ils mirent un poste à Nacogdoches, près de la Sabine. Cette rivière formait la limite de leurs possessions.

Quelques missions, des stations militaires sur la côte, et les établissements dont il vient d'être parlé, composèrent jusqu'en 1818 toute l'occupation espagnole; on ne comptait pas dans tout le Texas, plus de 7 à mille habitants, en y comprenant même les Indiens civilisés et la race de sang mêlé. La colonisation n'avait fait aucun progrès jusqu'alors; le pays était entièrement sauvage, sans culture et livré aux tribus errantes des aborigènes.

Après la cession de la Louisiane aux Etats-Unis, il devint nécessaire de fixer les limites qui devaient arrêter la population américaine du nord, dont le flot s'approchait chaque jour de la vice-royauté du Mexique, bien que la Sabine fût, d'usage, regardée comme formant une limite, cependant cela n'était fondé que sur des données vagues et incertaines.

En 1818, un traité fut signé entre MM. Adams, pour les Etats-Unis, et Onís, pour l'Espagne; ce traité régla le différend.

Les limites de la vice-royauté du Mexique, vers l'est, furent ainsi marquées: la Sabine, jusqu'au 32^e degré de latitude nord; une ligne fictive courant au nord jusqu'à la rivière Rouge; cette rivière elle-même, pendant une partie de son cours; une seconde ligne conventionnelle et enfin la rivière des Arkansas.

Dès cette époque, on peut considérer le Texas comme cette partie de la vice-royauté du Mexique, qui s'étend depuis les limites qu'on vient d'indiquer, jusqu'à la rivière nommée le Nueces, où elle se confondait avec la province du nom de Cohahuila.

En 1810, une révolte avait éclaté au Mexique en faveur de l'indépendance. Cette révolte dirigée par les prêtres du bas clergé, fut étouffée après des succès divers. En 1819, il restait à peine un des chefs qui

tions sont tellement obscures, qu'on ne peut reconnaître dans lequel de ces deux points il aborda, pendant son voyage qui eut lieu en 1633.

avaient commencé cette guerre d'indépendance, et au mois de juillet de cette même année, le vice-roi écrivait à Madrid, que tout était désormais rentré dans l'ordre.

C'est pendant cette période de l'indépendance mexicaine que les Anglo-Américains reçurent les premières notions sur le Texas, par des bandes de volontaires qui le traversèrent pour aller soutenir la cause des insurgés. Ces notions se répandirent lentement; il fallait que de nouveaux événements vinsent donner aux esprits aventureux des Etats-Unis, la facilité d'entrer dans un pays que les récits dépeignaient comme très-fertile et très-riche, mais dont le gouvernement espagnol, dans sa haine des étrangers, fermait soigneusement l'accès.

Ces événements éclatèrent : une nouvelle révolte bouleversa la vice-royauté du Mexique; révolte non plus conduite par le clergé, ni soutenue seulement par une populace ignorante, mais dirigée par les chefs de l'armée et accomplie par l'armée elle-même. L'insurrection fut couronnée d'un plein succès, et le Mexique déclara son indépendance, de la métropole (27 septembre 1821.)

Le colonel Iturbide, qui avait joué le principal rôle dans cette révolution et en avait été le premier chef, tenta, dès le début, de remplacer la république par une monarchie. Il parvint à se faire proclamer empereur (18 mai 1822).

L'ambition des autres chefs ne permit pas à Iturbide de garder longtemps ce pouvoir suprême; c'était d'ailleurs un homme d'un mérite trop médiocre pour s'y maintenir. Le 19 mars 1823, c'est-à-dire, moins de deux ans après son élévation, il dut signer son abdication, et le 11 mai, il fut embarqué pour l'Europe.

Le gouvernement républicain fut rétabli au Mexique et une constitution, d'un caractère purement fédéral, fut décrétée par un congrès, le 2 février 1824. Guadalupe Victoria en fut le premier président.

C'est pendant le règne éphémère d'Iturbide que commença la colonisation du Texas pour les Anglo-Américains.

Mosés Austin, du Missouri, en avait conçu la première idée; il avait passé sa vie à diriger des entreprises de mines dans le haut Missouri et dans les parties les plus éloignées de la Louisiane. Quelques notions qui lui parvinrent sur le Texas, lui donnèrent à penser

que ce pays se prêterait merveilleusement à des entreprises de défrichement. Dès la fin de 1820, il s'était adressé au gouvernement de la Nouvelle-Espagne, et, par un acte du 17 janvier 1821, avait été autorisé à introduire 300 familles dans le Texas. — Il mourut peu après. — Son fils, Stephen Austin, eut pour succession de continuer l'œuvre de son père; homme de beaucoup de résolution et de persévérance, il ne recula pas devant cette tâche. En 1821, il arriva sur le *Brazos* avec les premiers émigrants. Cette colonie eut beaucoup de peine à s'établir parmi les Indiens; cependant en 1824 elle avait fait assez de progrès pour être en mesure de châtier ces sauvages quand ils commettaient des déprédations dans les défrichements.

Le 4 janvier 1823, il parut à Mexico une loi de colonisation qui régularisait le mode de cession des terres, tant dans le Texas que dans le reste de la république. Le Mexique n'avait pu passer à l'état d'indépendance, si nouveau pour lui, sans subir l'influence de quelques-unes des idées libérales qui accompagnent toujours de pareils mouvements.

On comprenait que le Texas ne demandait que des bras pour devenir productif; que c'était une honte de laisser en friche un pays aussi fertile. L'exemple des Etats-Unis, ce parangon de la colonisation, faisait espérer que des conditions de cession de terres, analogues à celles qui y facilitaient le défrichement, produiraient au Mexique le même effet, et que les Espagnols se répandraient sur les plaines du Texas, comme les Anglo-Saxons dans les forêts des Etats-Unis.

On ouvrit en même temps la porte aux étrangers, pour hâter la colonisation, et pour établir une concurrence salutaire. D'ailleurs tous ceux qui avaient quelque élévation dans les idées, disaient que c'était là une marque de civilisation et que le nouveau peuple libre devait aussi se montrer éminemment civilisé.

Ces vérités absolues étaient, relativement, de grandes erreurs. Avec moins d'orgueil, le gouvernement mexicain aurait reconnu tout de suite que c'était une grande imprudence que d'introduire sur le territoire de la république, et pour s'y attacher par le plus puissant de tous les liens, celui de la propriété, une race si évidemment supérieure par le travail, par l'industrie, par l'esprit d'entreprise, à la race espagnole,

« et qui lui est si opposée, si ennemie naturellement par la religion, par le langage et par les mœurs¹. »

Il n'était pas douteux que cette population, établie loin du centre d'action du gouvernement mexicain, dans une province qui, par sa position géographique, n'appartient pas nécessairement au Mexique (province qui n'étant ni peuplée, ni cultivée déjà par la race espagnole, serait complètement livrée à celle qui venait s'y établir) il n'était pas douteux que cette population se détacherait du Mexique, auquel elle est étrangère en tout point, dès quelle se trouverait assez forte pour le faire.

Le gouvernement mexicain aurait dû s'avouer que les populations mexicaines sont paresseuses, sans industrie et sans activité; qu'elles n'ont pas cet esprit hasardeux et entreprenant, cette persévérance, nécessaires à l'œuvre de la colonisation, qualités si éminentes dans la race anglo-saxonne; le gouvernement mexicain, s'il avait été assez sage pour demeurer convaincu de ces vérités, aurait dû continuer de maintenir le plus longtemps possible entre les Etats-Unis et le Mexique, des déserts infranchissables.

Plusieurs esprits éclairés comprirent sans doute le danger, car la loi de colonisation ne passa pas sans difficultés. Austin, prévenu de ce qui menaçait son établissement, vint à Mexico et contribua à vaincre les obstacles qui s'opposaient à l'adoption de la loi. Au bout d'un an, il put retourner au Texas où son absence et l'incertitude du succès de ses démarches avaient arrêté le progrès de la colonisation.

D'autres établissements se formèrent dans le Texas, en conséquence de la loi qui venait d'être promulguée; le gouvernement mexicain, y trouvant une ressource pécuniaire, fit, à vil prix, des cessions de terre considérables. Les Américains des Etats-Unis étaient toujours en première ligne parmi les cessionnaires, et il n'y eut qu'un très-petit nombre d'Espagnols qui s'aventurèrent dans ces entreprises.

Pendant les présidences de Victoria et de Guerrero, qui se succédèrent au Mexique depuis 1824 jusqu'en 1830, la colonisation du Texas

¹ Paroles de M. de Gorostiza en rendant compte de sa mission aux Etats-Unis, en 1836.

par les Anglo-Saxons, se développa paisiblement et sans être inquiétée par le gouvernement mexicain; ce gouvernement était trop occupé des dissensions intérieures pour s'inquiéter sérieusement de ce qui se passait aux frontières de la république.

Mais en 1831, Bustamante étant arrivé à la présidence, et le calme s'étant établi à Mexico pour quelque temps, le cabinet mexicain jeta les yeux sur le Texas et fut effrayé de voir que les colons qui s'y établissaient étaient seulement des Anglo-Saxons et qu'ils s'y multipliaient avec une grande promptitude. Une loi fut rendue qui, en permettant la colonisation du Texas à toutes les nations, l'interdisait aux citoyens des Etats-Unis. Des troupes furent envoyées; l'administration fut enlevée aux pouvoirs civils et livrée à la licence militaire; les habitants furent soumis à toutes sortes de vexations.

Le gouvernement mexicain aurait voulu refouler la nouvelle population à laquelle on avait si imprudemment ouvert la porte du Mexique; il cherchait à la dégoûter par la persécution. — Cette population avait déjà jeté dans le sol de trop profondes racines, et d'ailleurs elle fut aidée par des circonstances favorables. De nouveaux troubles ne tardèrent pas à se déclarer dans le Mexique. Le gouvernement, pour résister aux séditions, dut rappeler les troupes qui occupaient le Texas. Les Texiens purent se réunir, se concerter et reprendre des forces. Toutes l'année 1832 fut ainsi employée.

Au commencement de 1833, les colons du Texas se trouvèrent assez forts pour demander que le Texas, jusqu'alors réuni à l'état de Coahuila, devint un état séparé et pût se gouverner lui-même. Ce n'était, après tout, que l'exécution des engagements contractés par le gouvernement dans le décret de colonisation du 7 mai 1824, décret qui assurait au Texas le droit de devenir un état séparé, dès que sa population serait assez considérable.

Le général Austin se chargea d'aller lui-même porter cette pétition à Mexico. Tout était tellement trouble et confusion dans cette capitale qu'il ne put obtenir aucune satisfaction. La faiblesse même du gouvernement lui fit penser que le Texas ne devait pas perdre de temps, et il écrivit à l'*ayuntamiento* (municipalité) de Bexar d'organiser un gouvernement sans attendre davantage. Cette lettre vint à la connaissance

des Mexicains ; Austin, qui retournait au Texas, fut arrêté à Saltillo, à 200 lieues de Mexico, et fut jeté dans une prison d'où il ne sortit que 19 mois plus tard.

En 1824, le général Santa-Anna, après bien des efforts et bien des intrigues, parvint enfin à s'emparer des rênes du gouvernement. En arrivant au pouvoir, il commença par dissoudre le congrès et en appela un autre qui, sous son influence, décréta la constitution centrale. Peu après, il devint évident pour les Texiens que le nouveau président allait tourner contre eux tous ses efforts : la question texienne, par l'horreur que le peuple avait conservée pour les étrangers, était fort populaire, et Santa-Anna n'avait garde de laisser échapper une occasion d'augmenter sa popularité en entreprenant une expédition militaire dont il regardait le succès comme certain.

Des actes tyranniques du beau-frère de Santa-Anna, le général Cos, qui commandait au Bexar, les insinuations des feuilles publiques, enfin, des réunions de troupes vers le Rio-Grande, annoncèrent aux Texiens le danger qui les menaçait et la lutte qu'ils allaient avoir à soutenir.

A l'époque où nous sommes arrivés (1835), la population de race étrangère, établie dans les défrichements du Texas, montait déjà à 45,000 habitants répandus dans les concessions qui portaient les noms de *Austin, Williams, Burnet, Vaihlen, Zavala, Dewitt, etc., etc.*, ainsi que sur la Rivière Rouge, dans le voisinage immédiat des Etats-Unis. Malgré l'infériorité apparente dans laquelle cette population se trouvait vis-à-vis des forces militaires que le Mexique pouvait lui opposer, elle se résolut cependant à défendre le terrain sur lequel elle s'est établie, et puisque le Mexique ne voulait pas la laisser se développer paisiblement dans le Texas, à se séparer du Mexique et à proclamer une nouvelle nationalité indépendante. La conscience qu'avaient les Texiens de leur supériorité morale, la force qu'ils puisaient dans leur union et dans le sentiment de la justice de leur cause, l'espérance qu'ils devaient avoir de trouver des secours puissants aux Etats-Unis, les encouragèrent dans cette entreprise hardie. Le succès a couronné le courage et la persévérance avec lesquels cette résolution a été soutenue.

Les démonstrations hostiles des Mexicains contre le Texas commencèrent en juillet et en août 1835. Des corps de troupes furent réunis sur la frontière. Les Texiens, de leur côté, firent leurs préparatifs de défense. Austin, qui rentra dans le Texas au mois de septembre de cette année, devint le chef de ralliement général, et le 23 de ce même mois, il partait de Brazoria à la tête d'un corps de 700 hommes pour aller attaquer Bexar.

Le premier événement de la guerre eut lieu à Gonzalès. Le commandant militaire de Bexar envoya demander une pièce de 6 qui était dans cette ville : les Texiens refusèrent de la livrer : un détachement mexicain, envoyé pour s'en emparer de force, fut repoussé.

Au commencement d'octobre, la ville de Goliath, qui avait garnison mexicaine, fut prise par un corps de Texiens. Peu après, le siège fut mis devant Bexar, la ville mexicaine la plus considérable de la frontière et où était renfermé le général Cos, avec une forte garnison.

Austin s'efforça d'entamer des négociations avec Cos ; mais celui-ci ayant fait dire qu'il ne pouvait traiter avec les Texiens que comme avec des rebelles, toute communication fut rompue. Le siège de Bexar dura pendant tout le mois de novembre. Le 5 décembre, un assaut fut donné par 300 hommes aux ordres du colonel Milam. Il fut repoussé d'abord avec beaucoup d'acharnement, et le colonel Milam, dont les Texiens ont conservé le nom dans leurs annales, fut tué. Un renfort étant arrivé le lendemain aux assiégeants, l'attaque continua et la ville fut prise.

Pendant que ces premières opérations de la guerre avaient lieu à Bexar, une convention générale, réunie à San-Felipe de Austin, sous la présidence d'un colon B. F. Archer, adoptait à l'unanimité une *solenelle déclaration* dans laquelle la population du Texas exposait ses griefs contre le Mexique et les motifs qui lui avaient fait prendre les armes.

« Les Texiens, disait cette *déclaration*, ayant vu renverser, par la force, la constitution fédérale, sous la foi de laquelle ils étaient venus s'établir sur le territoire mexicain, prenaient les armes pour la défense des principes de cette constitution fédérale et pour résister au despotisme militaire qui menaçait leurs droits et leur indépen-

« dance ; ils ne reconnaissaient pas que l'autorité nominale actuelle eût
« le droit de gouverner le Mexique , et ils se séparaient de l'union pen-
« dant cette désorganisation du système fédéral, prêts à s'y rattacher
« dès que serait rétablie la constitution qui , jusque-là, avait régi leur
« association politique. Ils ne déposeraient les armes qu'après qu'il n'y
« aurait plus d'ennemi sur leur territoire ; ils se déclaraient respon-
« sables des dépenses faites par l'armée , et enfin , ils assuraient à tout
« volontaire, engagé dans la cause actuelle , le titre de *citoyen de l'état*
« *du Texas* et une cession de terres pour récompense de ses services. »

Santa-Anna avait alors beaucoup avancé les préparatifs militaires nécessaires à sa campagne. Au commencement de décembre, il vint lui-même à San-Luis de Potosi, point désigné comme centre des opérations ; il prit le commandement de l'armée qui comptait 6,000 hommes environ. Une division mexicaine fut dès-lors détachée vers Bexar pour dégager le général Cos qui, ainsi que nous l'avons vu, était assiégé dans cette ville par les Texiens. Cette division ne put arriver à temps et Bexar fut prise. La nouvelle de cet événement trouva encore Santa-Anna à San-Luis. Il ne quitta cette ville pour entrer en campagne qu'au commencement de février 1836. Pendant ces deux mois, Santa-Anna s'occupa à compléter ses préparatifs d'invasion et à approvisionner l'armée, ce qu'il fit d'une manière fort incomplète et au moyen de marchés onéreux sur lesquels il eut de grands profits.

Le 9 février, Santa-Anna partit avec une avant-garde pour gagner le Rio-Grande et y joindre la division envoyée dès le commencement de l'hiver au secours de Bexar. Le reste de l'armée suivit. Le mécontentement commença bientôt à se glisser parmi les troupes dont la ration fut réduite dès les premiers jours, et que n'accompagnait aucune sorte de secours. Il y eut de nombreux malades dans les premières marches, et il n'y avait ni médecins, ni ambulances pour les soigner.

On arriva devant Bexar au milieu de février, et le 23, Santa-Anna en prit possession sans éprouver aucune résistance. La garnison texienne se retira de l'autre côté de San-Antonio dans le petit fort d'Alamo. Pendant plus d'une semaine Santa-Anna n'entreprit rien contre ce fort. Le 6 mars, il y fit donner l'assaut, et malgré une très-

vive résistance, parvint à s'en rendre maître. Les 183 Texiens qui composaient la garnison de ce fort furent tous tués, y compris cinq cents d'entre eux qui, ayant survécu au combat, furent menés à Santa-Anna et massacrés immédiatement par son ordre.

Ce général avait adopté le drapeau rouge comme signe du système impitoyable par lequel il avait résolu d'intimider les insurgés. Il s'appuyait sur un décret du gouvernement, daté du 30 décembre, décret qui prescrivait de fusiller tous les prisonniers. Cette mesure avait été dictée sous l'influence de Santa-Anna lui-même, et il l'exécuta à la rigueur. Urrea, alors un de ses lieutenants, et qui opérait sur Bahia et Copano, fit à San-Patricio des prisonniers qu'il envoya à Matamoros. Le général en chef donna l'ordre de les fusiller. Le traitement fait aux prisonniers du fort Goliath ne fut pas moins cruel. Le colonel Fanning, qui commandait dans ce fort, se rendit au général Urrea sur la promesse que les Texiens prisonniers auraient la vie sauve. Santa-Anna, malgré les sollicitations d'Urrea, écrivit l'ordre de fusiller ces prisonniers ; ce qui fut fait. Ils étaient 200.

Après la prise de Bexar, Santa-Anna crut que la guerre était terminée et que la soumission du pays n'offrait plus de difficultés sérieuses. Il pensa qu'il ne lui restait plus qu'à traverser le Texas en vainqueur et qu'il pourrait retourner ensuite à Mexico, pour y recevoir les honneurs du triomphe, en laissant à d'autres le soin et la peine d'une complète pacification. Mais il avait affaire à une population courageuse et persévérante qui ne se laissa point abattre par ces premiers revers. Tandis que Santa-Anna prenait Bexar et qu'il croyait avoir étouffé l'insurrection, une *déclaration de droits* publiée à Washington par une réunion de représentants texiens, lui répondait par un cri définitif d'indépendance. Ce n'était plus, comme dans la déclaration de San-Felipe, la révolte d'une province en faveur d'une constitution détruite ; c'était la proclamation de l'existence d'une nouvelle nation qui déclarait solennellement sa ferme résolution de se séparer pour jamais du Mexique.

« Le gouvernement mexicain, disait cette nouvelle déclaration¹, par

¹ Washington, 2 mars 1836.